

ÉQUIPAGE WILLEKENS

L'équipage de chevreuil, que MM. Georges et Paul Willekens fondèrent en 1927, avec une trentaine d'anglo-poitevins et quelques anglo-gascons-saintongeais, fut démonté par eux en 1935 pour des raisons philanthropiques, qui les honorent au premier chef.

Cette carrière relativement brève fut néanmoins si bien remplie, qu'elle est assurée d'une persistante renommée dans la région Fléchoise, théâtre de ses laisser-courre.

Veneurs menant leur chasse eux-mêmes, très allants pendant la menée, prudents et adroits au cours des défauts, sonnant tous deux joliment, MM. Georges et Paul Willekens prirent bon an mal an, et ceci dès les débuts, une quarantaine de chevreuils par saison.

Lorsqu'on saura que leur territoire de chasse était celui de l'ancien Équipage du marquis de Talhouët — bois du Lude, bois environnants et forêt de Mélinais — ensemble extrêmement vif en animaux, preuve sera faite de la science des Maîtres et de l'excellence de leurs chiens, particulièrement dans les difficultés du change.

Si je me souviens à peu près de mon latin, la spirituelle devise :

« *Tarde venientibus ossa* »; inscrite sur le bouton Willekens en-dessous d'un beau bâtard galopant grand train, veut dire : « A ceux qui viennent tard restent les os ».

La tenue était bleu foncé, parements ventre de biche, galon de vénerie, bas et bottes de vénerie.

Les premiers qui la portèrent furent : M. Maxime Joly, M. Maingueneau, M. et M^{lle} Guillemot, le comte Henri d'Andigné ; puis un peu plus tard : M. Clouët des Pesruches, le comte et la comtesse Stanislas d'Orsetti, le comte A. de Durfort, M. Abellard, M. Desormaux, M. Pierre Fouché.

Parmi les veneurs qui suivaient le plus régulièrement, nommons : M^{me} la comtesse et M^{lle} Anne de Ruillé, le Colonel comte de Maupeou, M. et M^{me} Pallu du Bellay, le comte Joseph de la Bouillerie, le comte Aymar de Nicolay, le comte de Bermingham, M. et M^{me} Jean Térouanne, M. Pierre Térouanne, M. Jean Duthoo.

La meute, logée au chenil de la Pigeonnière, près du Lude (Sarthe), était servie par La Feuille et La Futaie, faisant plutôt fonction de valets de chiens que de piqueux, les Maîtres, comme nous le disions plus haut, ayant toujours mené leurs chiens depuis l'attaque jusqu'à l'hallali.

Ces Messieurs chassaient par tous les temps et se souviennent sans doute d'un certain mardi du mois de février 1929 où il gelait à 10 degrés au-dessous de 0.

Un broquart, attaqué ce jour-là, débuche presque tout de suite.

Naturellement, aucun revoir sur le gel, et, en outre, voie bien médiocre par un coquin de vent d'est des plus piquants.

N'importe, on chassera de forlonge, mais on chassera tout de même.

Tant on y mit d'ardeur qu'alors que le soleil se couchait tout rouge à l'horizon, la victoire apparut certaine.

En effet, le broquart sur ses fins, vient de se faire relancer dans une lande rase.

A vue, il s'engage sur la surface gelée d'un petit étang et tente de se cacher dans des roseaux.

La glace résiste sous ses pas, mais le poids de trente chiens, s'élançant en paquet, la fait sinistrement céder. Patapouf ! tout est à l'eau : chevreuil noyé, chiens barbotant autour.

Enfin, on peut sonner l'hallali, mais quelle tristesse si demain la pneumonie décime le chenil !

Pour éviter cette catastrophe, M. Georges Willekens n'hésite pas une seconde. Prestement, il saute de cheval, s'enfonce dans l'eau jusqu'aux épaules, va saisir le broquart par ses bois et le ramène sur la berge, suivi de tous les toutous.

Si les opérations du débotté furent, m'a-t-on dit, sensiblement plus longues que celles de la curée, du moins, grâce au dévouement de leur bon Maître, pas un chien n'eut la pneumonie.

Ajoutons que, protégé par le bienheureux saint Hubert, M. Willekens sortit indemne de cette baignade en plein hiver.

Parmi les Boutons et Suivants de l'Équipage, seule une amazone, M^{lle} Anne de Ruillé, avait osé affronter semblable température.

Ainsi qu'à l'habitude, elle était suivie ce jour-là par son piqueur — sa « duègne » comme elle le qualifie plaisamment — jockey en retraite préférant de beaucoup le whisky et la tiédeur de l'écurie, aux rudes chevauchées par 10 degrés au-dessous de zéro.

Nous allons retrouver cet homme dans une chasse de Saint-Hubert que M^{lle} Anne de Ruillé a bien voulu nous raconter et que nous copiâmes sous sa dictée.

Voici l'histoire :

En l'an de grâce 1930, je montais un délicieux petit anglo-arabe, amusant au possible, vif et joyeux, qu'on avait accablé du nom de « Nabuchodonosor ». Si j'avais été sa marraine, je l'aurais appelé « Marche-gai » ou... « Gribouille » ! car il avait horreur de l'eau.

Or, en cette année heureuse, le Seigneur envoya sur notre territoire de Maine-et-d'Anjou, et sous forme de pluie, une quantité d'eau vraiment excessive.

Le Loir se mit à jouer les Mississipis, les moindres ruisseaux se prirent pour des fleuves et Nabucho terrifié, sans doute aussi pour ne pas salir ses bas blancs (car il était haut chaussé de belles balzanes), bondissait comme un isard et faisait des écarts à décrocher bien des cavaliers, mais, sans me vanter, mon poids plume s'obstina à tenir jusqu'à...

Arriva la fête de notre glorieux patron saint Hubert. Un beau brocard fut attaqué à la Malicoterie et nous mena par monts et par vaux, combien de vaux ! et combien d'eau ! jusqu'à un certain ruisseau nommé le Pressoir, qui, non loin du Loir, avait pris un aspect imposant.

Nabucho, extrêmement mécontent de ce terrain détrempé, m'avait donné pas mal de fil à retordre. Sa peur et son désespoir arrivèrent au comble devant le pont inondé, et tel Gribouille, de crainte de se mouiller les pieds, il se précipita au beau milieu du ruisseau, se reçut sur le dos, moi sur la tête ; le tout sans mal, mais au fin fond de l'eau. Immense fut l'éclaboussade ! Immense aussi, l'éclat de rire de mes peu charitables compagnons de chasse ; entre autres, M. le comte Armand de D... C... L..., que son cheval avait, peu d'instant avant, déposé dans quelque chose de très noir, au grand dam d'une superbe culotte blanche et qui, évidemment, trouvait quelque douceur à se moquer de son prochain.

Quant à ma « duègne », elle montra un sang-froid admirable. Elle n'aime pas l'eau, chacun sait cela ; du haut d'une grande jument, odieuse, mais intrépide devant les flots, elle me tint à peu près ce langage :

« Mademoiselle est très mouillée (c'était incontestable) ; si je descends, nous serons deux mouillés, je n'en vois pas la nécessité. Que Mademoiselle prenne bien garde aux coups de pieds. Que Mademoiselle ne s'empêtre pas dans les rênes. Que Mademoiselle remonte, de préférence, du côté le moins escarpé, qui est aussi le mien. »

Fort aidée de ces sages conseils, je m'en tirai comme je pus. Ayant atterri du côté de ma duègne, elle daigna me remettre à cheval.

Juste à ce moment sonnait le bat-l'eau ; je crus que c'était pour moi, mais ce bat-l'eau fut rapidement changé en un hallali saccadé, nerveux, rageur. J'en eus l'explication quelques minutes plus tard, en arrivant au bord du Loir. Le Master se démenait comme un diable dans... une prairie, tandis que dans la prairie d'en face du Loir, les chiens s'octroyaient une curée royale. Personne, personne, ne voulut se dévouer, traverser à la nage pour sauver au moins un lambeau de ce chevreuil, et quand, enfin, trois veneurs en auto parvinrent de l'autre côté, il ne restait même pas un pied pour faire les honneurs... mais les chiens étaient satisfaits !

Cependant ma famille sidérée me contemplait, sans trop songer à me faire rentrer et je me séchais au vent, comme lessive ; une âme charitable offrit bien de m'éponger avec une serviette à thé, mais cela se montra totalement insuffisant.

Enfin, ma famille revenue de sa stupeur, m'emmena, comme un enfant pas sage et je fus privée, cette année-là, du lunch de la Saint-Hubert.

Que je voudrais être encore en ces temps heureux, quitte à revivre les mêmes joyeuses aventures.

*
* *

Il me semble que ce cri du cœur de l'intrépide amazone pourrait servir d'épitaphe au si vaillant Équipage que fut celui de MM. Willekens.